NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 Nº 8 1949

La spiritualité d'un fils de saint Ignace

Georges GUITTON (s.j.)

p. 840 - 855

https://www.nrt.be/en/articles/la-spiritualite-d-un-fils-de-saint-ignace-2759

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA SPIRITUALITE D'UN FILS DE SAINT IGNACE

Le P. Adolphe Petit (1822-1914) (1)

Que de fois, au cours de mes enquêtes sur le P. Petit, des esprits soucieux de doctrine et de spéculation, prêtres surtout ou religieux, m'ont demandé : « Mais enfin, quelle était sa spiritualité ? »

Se contenter de répondre : « Celle de l'Evangile », serait une « dérobade ». Il est des spiritualités assez différentes, caractérisées par les noms de François d'Assise, Ignace de Loyola, Jean de la Croix, François de Sales, qui ont mis l'accent de préférence sur tels ou tels préceptes du Christ, et qui toutes se réclament de l'Evangile. Rapprocher le P. Petit, comme certains l'ont fait, de Thérèse de Lisieux et dire : « C'était un fervent de l'*enfance spirituelle* », ne suffit pas non plus. Ce rapprochement entre un apôtre qui, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, fut en mouvement perpétuel pour prêcher le Christ, et une carmélite silencieuse, stabilisée dans son cloître pour adorer et louer Dieu, et qui mourut à vingt-quatre ans, peut légitimement étonner. Pour qu'il ne choque pas, quelques explications sont nécessaires. D'autant plus nécessaires, que le P. Petit n'a pas fait d'exposé didactique de sa spiritualité. Comme l'a fort bien dit le P. Charles, « jamais il ne s'est préoccupé de spéculation. L'idée même que, pour monter à Dieu, il fallait les échelles de corde de la dialectique lui aurait paru irrévérencieuse » (2). Mais il faisait mieux que de proposer une théorie : il vivait et réalisait une spiritualité profonde, qui inspirait et soutenait, en fait, toutes ses instructions.

---

(1) Né à Gand en 1822, A. Petit entre au noviciat de Tronchiennes à l'âge de 20 ans, et, après ses années de formation, enseigne successivement, à Anvers, Bruxelles et Namur, grammaire, littérature, rhétorique, philosophie, physique, chimie... et astronomie. Instructeur du 3e An à Tronchiennes depuis 1865, dans le même temps où il forme 19 générations de tertiaires, — près de 600, — venus de tous pays, il lance les retraites fermées de laïques et de prêtres. Apostolat si merveilleusement fécond que, pour lui permettre de s'y livrer tout entier, les supérieurs le déchargent en 1884 de sa fonction d'Instructeur. Il s'y consacrera jusqu'à sa mort, en mai 1914. Sa cause de béatification est introduite à Rome depuis 1937. A deux reprises, en juin 1949, l'auteur du présent article a été invité à parler du P. Petit à Radio-Vatican. Sous le titre *Un Charmeur : le Père Petit*, il doit publier prochainement aux *Editions Spes* non pas précisément une *vie* du Père Petit, mais une étude très concrète de sa spiritualité et de la manière dont il la pratiquait. Ceux qui connaissent les biographies que nous a données le P. Guitton (Le P. Lenoir ; Léon Harmel ; saint François Régis ; le bx Pierre Favre ; le bx Claude La Colombière ; les Martyrs de Privas) savent que dans ce nouvel ouvrage ils retrouveront, avec toute la grâce du conteur, la solide érudition de l'historien et les hautes qualités de l'écrivain (*N.d.l.R.*).

(2) *Nouvelle Revue Théologique*, avril 1926.

C'est de cette spiritualité — salésienne par certains aspects mais somme toute profondément ignatienne — que l'on voudrait ici, en utilisant les dépositions des procès informatifs et les confidences que nous avons reçues, signaler quelques tendances essentielles.

Nos remarques porteront uniquement sur deux points, fondamentaux, il est vrai : l'*abnégation* et l'*esprit de prière*. Pour plus de détails, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à l'ouvrage signalé dans la première note de cet article, et qui ne tardera peut-être pas trop à paraître.

*
* *

Pour caractériser les deux courants entre lesquels se sont de tout temps partagés les docteurs ascétiques, on a dit, en forçant l'opposition : « spiritualité d'effort » et « spiritualité d'abandon » ; ou encore : activité, passivité. Dans l'œuvre de sanctification, la première attire l'attention sur la part qui revient à la liberté humaine ; la seconde sur la part qui revient à la grâce divine. D'un côté, c'est l'effort de l'abnégation pour conduire à l'amour de Dieu ; de l'autre, c'est l'abandon à l'amour de Dieu pour assurer l'abnégation.

Aucune spiritualité chrétienne, digne de ce nom, ne songe évidemment à bannir l'effort et le détachement complet des créatures. De Bethléem au Calvaire, le Christ, par son exemple et par ses préceptes, prêche avec trop de force le renoncement et la pénitence, les bienfaits de la souffrance et de la croix, pour que personne ne songe à les éliminer d'un programme de vie chrétienne.

Parlant du P. Petit qu'il avait bien connu dans sa jeunesse, l'archevêque de Calcutta, Mgr Périer, disait : « Sa spiritualité n'était guère sucrée, je vous assure ». Pas plus pour lui que pour saint François de Sales, il ne saurait être question de supprimer l'ascétisme sous quelque forme qu'on l'entende : afflictions corporelles, jeûnes, flagellations, restrictions, souffrances. Il s'agit simplement de les mettre à leur vraie place.

Psychologiquement et du point de vue naturel, l'abnégation contribue, par suite de l'effort qu'elle requiert, à brider les instincts, à rendre moins malaisé le gouvernement de soi-même. En fait, devant Dieu, l'abnégation n'a de valeur profonde que par la charité qui l'inspire et pour la charité qu'elle facilite. Doit-elle être première dans l'exécution ? Le P. Petit ne le pensait pas. Toujours l'abnégation doit être précédée d'un commencement d'amour, excitée par lui. C'est par l'amour de Dieu le « bon Maître », qu'elle vise à expier et réparer les fautes du passé et, dans l'avenir, à préparer au mieux la résistance aux mauvais instincts ou l'apaisement des concupiscences. Du même coup, en dégageant et vidant l'âme du mal, l'abnégation favorise un accroissement de charité.

Ce sont là des principes élémentaires, dont saint François de Sales, entre beaucoup d'autres, surtout dans ses *Entretiens spirituels* et sa correspondance, a nettement rappelé la doctrine.

Afin d'assurer la pleine domination des caprices, il sera toujours utile, souvent nécessaire, de s'exercer à les réprimer et, dans ce but, de se refuser des satisfactions même très légitimes. Agé de quinze ans, en souvenir de Jean Berchmans, qui se privait parfois de fixer les yeux sur les somptueux cortèges de Rome, Adolphe Petit proposait à son camarade Edouard Neelemans de détourner leurs regards de la première locomotive qui pénétrait, le 28 septembre 1837, empanachée de vapeur et trépidante, en gare de Gand. Exercice de *self-control*, pour ne pas risquer d'être surpris quand surviendra, inopinée, la tentation. « Voie purgative » aussi, dont nul ne peut se dispenser, et à laquelle il faudra revenir en certaines périodes, soit que le calendrier liturgique nous y invite, soit que nous en ressentions le besoin pour nous reprendre en mains.

Dans la première semaine des *Exercices*, destinée très spécialement à ceux qui se convertissent à Dieu, comment s'étonner que saint Ignace mette l'accent sur cette purification ? Pendant la troisième semaine, consacrée aux mystères douloureux, il insistera de nouveau sur la pénitence, *afin de faire participer son retraitant à la passion* du Christ.

Mais, la domination sur les concupiscences étant assurée, la sainteté authentique ou perfection chrétienne n'interdit pas un usage raisonnable des créatures, même de celles qui nous plaisent et sont agréables aux yeux, aux oreilles, au palais même ou à l'odorat. Elle permet de les goûter, mais sans s'y arrêter ni savourer la délectation qu'on en éprouve. Ignace, si mortifié qu'il fût pour son compte, peut-être même à cause de son expérience et des excès d'austérités qui avaient ruiné son estomac, veut que « les pénitences corporelles, les veilles et les abstinences soient modérées et discrètes, afin de ne pas empêcher un plus grand bien ». Faut-il rappeler la lettre de mars 1548 où il engage François de Borgia, encore duc de Gandie, « à chercher les moyens d'augmenter ses forces, en mangeant des aliments permis dans toute la mesure utile... ; car nous devons aimer notre corps tant qu'il obéit à l'âme et la sert » ?

De même pour toutes les autres créatures, mises par Dieu avec une prodigalité inouïe à la disposition de l'homme : merveilles de la nature et de l'art, chefs-d'œuvre d'architecture, de peinture et d'harmonie, fleurs, fruits et parfums, qui sollicitent ses yeux, ses oreilles ou son goût, pour le délasser ou simplement le réjouir. Lorsqu'une occasion se présente d'en user, il pourra se faire que des chrétiens, dépossédés de tout attrait pour le monde, élevés même à une très intime union avec Dieu, les acceptent en toute liberté, sans excès mais sans crainte ni scrupule. Pourquoi ne trouveraient-ils pas dans

cet usage un motif de louer Dieu, qui nous manifeste par sa création quelque chose de sa splendeur et de son infinie douceur et bonté ? C'est en ce sens qu'on a pu dire du P. Petit : « Son existence est une réussite du *Fondement* des *Exercices spirituels*. Avec une logique toute surnaturelle, il n'exclut aucune créature, pas plus du service de Dieu que du domaine de la sainteté, mais choisit uniquement, comme le demande saint Ignace, « les choses qui le conduisent mieux à la fin pour laquelle il est créé » (3).

Au regard humain, les actes du parfait, du saint, surtout pour ceux qui ne le voient qu'en passant, pourront ressembler aux actes d'un chrétien ordinaire. Mais quand nous connaissons la vie intérieure du saint et la communication dont il jouit avec Dieu, nous devons déclarer : Il est impossible que cet homme se recherche dans les choses où d'autres peut-être se recherchent. Comme l'a fort bien dit Benoît XIV dans son traité de la *Béatification et Canonisation* : « Puisque le cœur des hommes est connu de Dieu mais caché aux hommes, nous devrons juger de l'intention uniquement par le cours de la vie de celui qui a montré ses bonnes œuvres aux yeux du monde ; en sorte que, si tout le reste de sa vie témoigne de sa sainteté, il faut présumer à bon droit qu'en agissant ainsi, il n'a cherché rien autre chose que la gloire de Dieu. Mais on ne pourra pas avoir cette présomption si le reste de sa vie ne fournit pas les indices d'une véritable sainteté ». A vivre habituellement en la compagnie d'un « parfait » on ne s'y trompe pas. Ainsi peuvent, dans le saint le plus authentique, s'harmoniser pleinement la nature et la grâce.

De là résulte, chez celui qui a pleinement acquis cette maîtrise, une simplicité d'allures sans aucune dissimulation, la droiture de l'enfant qui, n'ayant rien à cacher, ne songe même pas à feindre. Il se laisse voir tel qu'il est, sans le moindre souci du « qu'en dira-t-on ». On dit de lui dans l'intimité : *il est nature*. Dans une société qui compte tant de finassiers et de retors, où c'est à qui trompera le mieux son prochain, comme elle est rare cette absolue rectitude chez un adulte ! Et comme c'est beau ! Absence complète de diplomatie.

Mais en même temps qu'il nous ressemble de si près, le saint vit, en fait, dans les réalités surnaturelles comme dans son élément, — ses moindres appréciations en donnent la preuve, — sans préoccupation de ses intérêts personnels. C'est « le parfait oubli de soi », que le bienheureux Claude La Colombière considérait comme « la seule voie par où l'on peut entrer dans le Cœur de Jésus ». Oubli de soi qui suppose cette « mortification continuelle en toute chose » que prescrivaient au P. Petit les constitutions de son Ordre et qui, fidèlement observée, permettait à Monsieur Olier d'appeler François

(3) Préface à la 3e édition de la *Vie du P. Petit* par le P. Laveille.

de Sales « le plus mortifiant de tous les saints ». Celui qui la réalise se meut avec aisance et tout naturellement dans ce plan divin, supérieur, entièrement dégagé ; tandis que les esprits grossiers, qui vivent habituellement de préoccupations terrestres, ont peine à croire à un désintéressement qui les dépasse et interprètent spontanément les actions communes du saint et ses intentions, d'après leur propre comportement intérieur. Qui sait même s'ils ne s'autorisent pas de cette « liberté » du saint, pour excuser la satisfaction de leurs désirs sensuels ? Que Dieu daigne, en ce cas, comme il le promettait à Ezéchiel, « leur arracher de la chair leur cœur de pierre » (Ez., XXXVI, 26) !

*
* *

La spiritualité du P. Petit se distinguait encore par la forme très affective de son oraison.

Ayant bénéficié jadis, pendant huit jours, d'une de ses retraites, je puis confirmer ce qu'ont répété à l'envi les témoins au procès de béatification : « Dans ses entretiens, la prière alternait constamment avec l'instruction. Il nous obligeait à prier avec lui. Quand il avait fini, c'était amorcé : on n'avait qu'à poursuivre. Bien sûr, cela ne suffisait pas pour faire de nous des hommes d'oraison ni à nous introduire dans le Saint des Saints ; c'était beaucoup de nous avoir amenés sur le seuil. »

Le souvenir du P. Petit, rencontré si souvent dans les cloîtres de Tronchiennes, gagnant la chapelle à pas menus, les mains dans les manches de sa capote, les yeux baissés, « absorbé dans une profonde méditation qui n'altérait pas son sourire », a fait dire à plusieurs retraitants que l'union très intime avec Dieu lui était « naturelle ». Mais il ne faudrait pas s'y méprendre. Qu'elle lui fût *devenue* naturelle, soit ! mais acquise au prix d'une inlassable fidélité à la prière.

Loin de jamais rien retrancher de son oraison matinale, même en temps de presse ou de fatigues, il la prolongeait. « Sur son prie-Dieu, déclare un Frère chargé de balayer sa chambre, j'ai trouvé une formule de vœu oubliée par mégarde, par laquelle il s'engageait, avec la permission de ses supérieurs, à se lever au moins une heure avant la communauté », afin d'avoir toujours deux bonnes heures de méditation avant sa messe.

Cette messe était, par excellence, le grand moment de sa journée. En se la rappelant, un Abbé de l'Ordre des Prémontrés s'écriait devant le tribunal informatif : « A l'autel, quelle piété extraordinaire ! Le P. Petit était alors vraiment beau à voir ! »

L'oraison du religieux persistait tout le jour.

Un Frère coadjuteur, hollandais de naissance, me racontait : « Chargé, dans les dernières années du Père, de faire son petit ména-

ge, je ne pouvais parfois venir ranger sa chambre qu'après sa messe ou son action de grâces. Quand j'arrivais alors chez lui, dans la matinée, souvent il ne m'entendait pas frapper. J'entrais et le trouvais à son prie-Dieu, immobile comme une statue. S'il remarquait ma présence : « Très bien, me disait-il, faites ce que vous voulez ; vous êtes le maître. » Mais il n'en continuait pas moins sa prière. D'autres fois, il ne s'apercevait de rien ; et je repartais, mon travail fini, sans qu'il eût bougé, toujours à genoux. »

C'était surtout auprès du tabernacle que le P. Petit, durant la journée, aimait à revenir. A Tronchiennes, la chapelle Saint-Louis avait ses préférences : chapelle des retraitants, qui ouvre sur le cloître, au rez-de-chaussée. Combien, laïques ou prêtres, l'y ont vu prier ! Dès l'entrée, un large signe de croix, qui déjà impressionnait. Puis, agrémenté d'un sourire qui exprimait sa joie, un rapide regard vers l'autel, pour « dire bonjour ». La porte se trouvant non pas au fond de la chapelle, mais au milieu sur le côté, le Père allait d'abord d'un trait jusqu'à l'allée centrale ; là il s'arrêtait et faisait sa génuflexion lente et profonde. Puis, les yeux fixés sur le tabernacle, il s'avançait, à pas pressés, jusqu'au premier banc, le plus près possible de son « grand Ami ».

Alors se vérifiait le spectacle si fréquemment décrit par des gens qui n'étaient pas des enfants. Un ancien tertiaire du P. Petit, qui fut treize ans supérieur à Malines : « Au tabernacle, il était comme un chérubin ». Un autre, qui fut longtemps professeur de théologie : « Rien ne m'a donné l'impression de la présence réelle, comme l'attitude du P. Petit à genoux devant le tabernacle ». Ou encore : « Devant le tabernacle, il paraissait tendre vers l'invisible, comme s'il le voyait ; c'était une véritable attirance ». Mêmes sentiments chez les retraitants laïques : « Sa façon de prier devant le saint Sacrement nous faisait dire : C'est un saint. »

Le plus souvent, c'était simplement la chaîne de ses préoccupations du jour qu'il déroulait et communiquait à Dieu, sans paroles, « comme à un ami et au meilleur des amis, disait-il, car il l'est : l'ami le plus intelligent, le plus aimable, toujours chez lui, son coffre-fort toujours ouvert, se plaignant seulement de ce que je ne vienne pas y puiser plus souvent et plus abondamment, recevant toujours et n'exigeant pas d'étiquette. Entre amis, il n'y a pas de secrets, de façons. Depuis que je connais cette méthode, le monde a changé pour moi ; j'ai osé entreprendre ce qui semblait une folie ».

Causeries affectueuses, que l'auteur de *l'Imitation* nomme familières, parce que nous y parlons sans littérature et sans phrases ; que saint François de Sales nomme prières vitales, parce qu'elles ne comportent pas de formule sinon la formule même de notre vie ; que l'on pourrait nommer confidences, parce que nous y livrons au Maître des secrets intimes que nous n'oserions souvent confier à aucun

autre ; et que le P. Petit nommait d'ordinaire « prières spontanées » ou « prières du cœur », parce qu'elles sont inventées d'après les besoins du moment et qu'elles jaillissent comme de source d'un cœur convaincu de sa propre faiblesse et de la puissance de Notre-Seigneur.

C'est après avoir évoqué maints souvenirs de ce genre, que le P. Paul Dutry me disait : « La piété du P. Petit était éminente, incomparable, très au-dessus du commun. L'expérience est là. D'ordinaire on est pieux à ce degré quelques mois, pendant le noviciat, au troisième An — et encore ? — les jours parfois qui suivent une retraite ou un triduum. Mais cette piété exquise, soutenue avec cette fraîcheur, sans défaillance, jusqu'à la quatre-vingt-treizième année ! Non, cela n'est pas explicable sans une sainteté vraie. »

*
* *

Quand on a présentes à l'esprit ces marques de tendre piété, on ne s'étonne plus de la confidence que le P. Petit a faite plusieurs fois au P. Van Mierlo : « Dans mon jeune temps, j'ai lu Ruysbroeck, et je l'ai savouré. » On comprend aussi cette autre confidence, datant de ses dernières années, au P. René Hardeman, cet enquêteur si sympathiquement et si sévèrement critique des doctrines de spiritualité : « En juillet 1912, m'a-t-il raconté, je demandais au P. Petit quel était, parmi les spirituels de la Compagnie, son auteur préféré. Il me répondit : Alvarez de Paz ». Parole révélatrice, si l'on songe aux discussions ardentes, qui, à cette époque et depuis une quinzaine d'années, surtout à propos de la *Bibliothèque des Exercices* du P. Watrigant, s'étaient élevées, sur les deux tendances — mystique et non mystique — manifestes chez des auteurs Jésuites également fidèles à l'esprit de leur bienheureux Père. A cette date précisément, elles battaient leur plein.

Le P. Hardeman ajoutait : « Confirmation me fut donnée de cette tendance le jour des funérailles du P. Petit. Je me trouvais, par chance, à Tronchiennes. Comme on s'entretenait du défunt, le P. Recteur nous raconta qu'il s'était un jour *échauffé très fort* contre « la pagelle » qu'on distribuait alors aux novices pour les former à la méditation et à l'examen de conscience, empruntée pour une bonne part à la *Ratio meditandi* du P. Roothaan. Le P. Petit disait : « Ces feuilles nous ont fait beaucoup de tort, surtout dans le clergé, et ont contribué à donner de la spiritualité de la Compagnie une idée inexacte. » La méditation n'est pas une *chrie* de rhétoricien. Et le P. d'Alcantara concluait en disant : Il avait peut-être raison » (4).

(4) Dans son ouvrage *Vers l'union divine par les Exercices de saint Ignace*, p. 73, le P. Louis Peeters dit dans le même sens : « Tout d'abord, la *méditation* est *une des formes*, et la moins parfaite, de celles que propose saint Ignace. De plus, l'exposé didactique du P. Roothaan produit une impression

D'autres Jésuites, présents à l'entretien, supprimaient ce « peut-être ». Sans blâmer, bien sûr, l'usage qu'on faisait de cette « pagelle » pour initier des novices à la *praxis meditandi* (c'est le titre même qu'elle porte), ils regrettaient que certains eussent paru croire — ou laissé croire — qu'elle représentait l'« archétype » de l'oraison ignatienne. Cette feuille, disaient-ils, marque un recul très net sur nos méthodes du XVI[e] et du XVII[e] siècle. Après avoir longuement détaillé le travail de l'*intelligence* (objet à considérer ; conclusion pratique à retirer ; pour quels motifs : convenable, utile, agréable, facile, nécessaire ? comment l'ai-je observé jusqu'à ce jour ? que faire à l'avenir ? quel obstacle à écarter ? quel moyen prendre ?) la « pagelle » indique bien, comme opération de la *volonté*, que l'on doit pendant toute la méditation, de cœur plus que des lèvres, produire des affections. Mais cela est rappelé en une ligne et sans un seul mot des actes d'adoration, de repentir, de reconnaissance, de supplication, et plus encore de foi, d'espérance et d'amour qui, pour le P. Petit, comme pour Alvarez de Paz et tant d'autres, constituent l'essentiel de l'oraison. Cette ligne, lamentablement sèche, est perdue dans la « pagelle », au milieu des exercices de la raison raisonnante, et de la volonté voulante et délibérante.

La seule supposition que saint Ignace ait jamais pu essayer pour son compte une pareille *praxis meditandi* eût fait sourire. Les rares extraits du journal spirituel qui subsistent du fondateur de la Compagnie et qui concernent surtout la Sainte Trinité, en portent témoignage. Le P. Petit savait assez que son bienheureux Père, s'il se montrait strict et minutieux dans ses principes d'ascèse, était très souple pour les méthodes d'oraison. Il savait qu'Ignace priait à propos de tout ; le spectacle du ciel, des étoiles, d'une fleur, la musique, la bénédiction de la table avant le repas, la rencontre d'une procession ou de ses jeunes frères suffisaient pour le jeter en Dieu. Ces textes que, depuis lors, le P. Brou a réunis (5), pour faire entendre qu'Ignace était avec son Seigneur dans la plus exquise familiarité, *in actione contemplativus* ou, comme disait Lainez, *familiarissimus selectissime*, le P. Petit, Instructeur du troisième An, les avait déjà goûtés et commentés.

De même pour le bienheureux Pierre Favre, ce premier compagnon d'Ignace à Paris, ce premier prêtre de la première équipe de Montmartre. Son *Mémorial* élève d'un bout à l'autre une protestation contre ce schématisme de la *praxis*. Il offre bien plutôt comme un déroulement au jour le jour de la contemplation *ad Amorem* ; c'est la monnaie courante de cette pièce d'or royale. A lire et à relire les pages de ce Pierre Favre, que saint Ignace estimait, entre tous ses

---

un peu pénible, que ne corrigent pas complètement les très sages avis contenus surtout dans l'introduction et la conclusion. »

(5) *Saint Ignace, maître d'oraison*, 7, 12.

compagnons, le plus habile à faire monter les âmes, au moyen des *Exercices*, dans les voies de l'amour divin, on se demande si, à ses yeux, cette contemplation *ad Amorem*, au lieu d'apparaître comme un feu d'artifice final, n'était pas plutôt un coup de lumière initial projeté sur l'avenir : introduction à la vie ordinaire où les retraitants demain se trouveront de nouveau plongés, porte d'entrée pour ce retour au devoir d'état où l'on devra s'efforcer de trouver Dieu parmi des occupations toutes menues. Ces créatures, au milieu desquelles ils vont se mouvoir, dont il leur faudra se servir ou souffrir, ils doivent s'habituer à les considérer, puisqu'elles le sont en effet, comme les manifestations de l'amour du Créateur, — où Dieu *donne*, où Dieu *se donne*, où Dieu *opère* et se met à notre service — afin d'apprendre, par réciprocité, à l'aimer et à le goûter dans chacune de ces créatures. On comprend alors les « sourires de joie toute céleste » des retraitants de Pierre Favre, répétant avec un illustre théologien de Cologne : « Je me réjouis que l'on trouve enfin des « maîtres pour les états affectifs, *doctores affectuum* ». Interrogé, au surplus, sur les méthodes d'oraison par le prieur des Chartreux de Cologne, le bienheureux, par-dessus toutes les industries d'examens et de prières, recommandait la fidélité aux touches de l'Esprit Saint. « En dehors de lui, en effet, il n'existe aucune méthode où nous puissions être enserrés l'un et l'autre. Lui seul connaît bien les entrées et les issues de notre cœur, nos avances et nos reculs ; lui seul connaît bien les demeures de notre âme » (6).

Comme en témoigne l'existence entière du P. Petit, — sa correspondance, ses entretiens privés, ses instructions de retraite, — c'est également en ce sens, pour toutes les âmes soucieuses de vie intérieure, qu'inclinait avec constance sa direction. A ses yeux, ce qui importait, c'était beaucoup plus l'oraison, c'est-à-dire la prière, que la méditation discursive ; celle-ci ne lui semblait qu'une préparation, un prélude ou, si l'on veut, l'antichambre des appartements secrets où devait se dérouler l'audience divine.

*

* *

Quant à la prédilection témoignée au Père Alvarez de Paz, il suffit, pour la comprendre, de signaler quelques enseignements caractéristiques de sa doctrine spirituelle : sur l'oraison affective ou de simple regard et sur la contemplation (7).

(6) Voir notre *Ame du bienheureux Pierre Favre*, 169, 193. — Si le *Mémorial* de Pierre Favre ne suffisait pas à révéler un grand contemplatif, on pourrait invoquer le témoignage du P. Louis Gonzalez de Camara. Il déclare en effet qu'avant d'avoir reçu les confidences de saint Ignace, il croyait que personne au monde n'avait obtenu des faveurs aussi élevées que Pierre Favre. Cfr Louis Peeters, S. J., *op. cit.*, 45-47.

(7) Pour avoir une idée complète de l'enseignement d'Alvarez de Paz, il ne faut pas oublier que son traité sur l'oraison (2 vol. in 4° dans l'éd. Vivès

Contre ces formes supérieures de prière, déjà le maître espagnol avait entendu soulever les objections — trois surtout — qui ont retenti depuis lors en d'autres cénacles : y prétendre c'est présomption et orgueil ; s'y adonner c'est perdre son temps et négliger l'exercice des vertus ; pour un apôtre, c'est se détourner des œuvres de zèle.

Alvarez réfute longuement ces assertions.

« Délaisser les raisonnements pour vouloir s'élever au seul amour de Dieu, comment serait-ce un signe d'arrogance ou d'orgueil ? Marque d'obéissance et de discernement au contraire, le fait d'accourir à l'appel de son Seigneur, s'il se produit, et de s'asseoir à sa table avec crainte et respect. Orgueil, cela ! C'est lui-même qui a dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de tout ton esprit. »

« Perte de temps ? Allons donc ! Occupation excellente au contraire, où l'âme se rend présente à Dieu, tantôt comme une servante, tantôt comme une fille, tantôt comme une épouse, et jette sur lui les yeux de son esprit, cherchant à l'atteindre d'un seul regard... Lorsque tu médites et que tu conçois un sentiment d'humilité ou de patience, tu ne perds pas ton temps ; et lorsque tu contemples et que tu aimes, ce qui est bien plus parfait et plus méritoire, tu perdrais ton temps ! Ce n'est pas oisiveté, dit Bernard, que de s'occuper de Dieu, c'est l'affaire des affaires...

« Pour ce qui concerne l'usage des vertus, on ne les exerce en aucune oraison mieux qu'en celle-ci. Car si tu aimes, tu pratiques les actes de la vertu principale, de la reine des vertus, qui, par le fait même de cette oraison d'amour, excite aux bonnes œuvres. L'âme blessée par la flèche de l'amour en effet s'abaisse et s'humilie par amour, par amour elle s'anime à souffrir, et par amour se stimule à la miséricorde, à la piété, au mépris du siècle, aux louables travaux d'obéissance. Or les vertus commandées par l'amour sont d'autant plus parfaites et robustes, que plus parfait est un mouvement inspiré par l'amour, comparé au mouvement que commande la raison » (8).

Et pourquoi n'aurait-on pas le droit de désirer même la contemplation proprement dite ? Par tout ce que nous savons des goûts spirituels du P. Petit, s'il avait une prédilection pour Alvarez de Paz, c'est surtout à cause de déclarations comme celle-ci :

« Qui donc n'aurait le droit de désirer cette forme plus sublime de prière qui est l'instrument le plus efficace de tous pour devenir saint et parfait ? Augustin le désirait et le demandait humblement... Nous pouvons donc désirer le don de contemplation.

» Nous pouvons — et même nous devons — nous y disposer par une abnégation dans tous les domaines et l'exercice assidu de toutes les vertus... Quand les hommes, en effet, sont disposés par ces préparations et, grâce à une vie sainte et spirituelle, sont idoines à la contemplation, Dieu les élève volontiers à cette bienheureuse possession. *Mes délices*, dit-il, *sont d'être avec les enfants des hommes* (*Prov.*, III, 31)... C'est notre faute certainement si nous ne

---

de 1876), auquel nous empruntons les lignes suivantes, avait été précédé de deux ouvrages : *De Perfectione Vitae spiritualis* et *De Exterminatione Mali et promotione Boni*, parus à partir de 1607. Dans l'édition Vivès ils forment quatre volumes dont certains comptent près de 900 pages. Le P. Petit ne les excluait pas de ses préférences.

(8). *De inquisitione pacis sive studio orationis*, l. IV, p, III, ch. 11.

goûtons jamais l'ineffable suavité de la contemplation. Si nous disposions notre cœur à recevoir cette céleste liqueur, si nous le vidions des pensées et des désirs du monde, le Dieu si bon, qui aime les hommes avec tant d'ardeur, ne souffrirait pas que nous manquions d'un bien si précieux et que nous soyons privés de cette étincelle de la félicité future. L'enfant prodigue, contrit vraiment et du fond du cœur, et revenant à la maison paternelle avec une humilité sincère est accueilli par son père, non pas vaille que vaille, mais par des symphonies et des chants et admis au banquet du veau gras. Que ne fera donc pas le Père céleste avec les hommes spirituels, contrits de cœur et humbles, ayant un profond mépris de ce siècle et s'appliquant au recueillement des pensées de leur cœur ?... Je pense, moi, qu'il les introduira dans son cellier de choix, il leur procurera son amour et les enivrera des abondances de sa maison ; il ne les exclura pas de la contemplation préparée pour ses très chers amis » (9).

L'efficacité morale de la contemplation se résume, en somme, à ceci qu'elle « perfectionne les vertus par lesquelles l'âme s'était déjà préparée à la contemplation et les élève à un degré très sublime ». « Cercle merveilleux et désirable, s'écrie Alvarez, que de vivre saintement afin de parvenir à contempler Dieu, et de contempler Dieu afin de vivre plus saintement. » Puis, tout de suite, cette phrase qui sert de conclusion à tout un développement : texte qu'Henri Bremond a rendu célèbre, mais qu'il traduit, comme il l'avoue, « en courant », c'est-à-dire, en fait, d'une façon fort inexacte :

« Prise en elle-même, la contemplation est très excellente, et on peut la désirer, surtout si on la considère, ainsi qu'elle l'est en effet, comme un acte de religion envers Dieu... Il y a néanmoins une façon plus sage et plus salutaire de la désirer : c'est lorsque son excellence propre s'ordonne à une excellence supérieure, savoir à toute sainteté, si l'on y cherche *non seulement la connaissance de Dieu qui d'elle-même est désirable*, et un amour de bienveillance, mais encore un amour efficace qui stimule à la pratique de toutes les vertus » (10).

---

(9) *Op. cit.*, l. I, p. III, ch. 27.

(10) *Op. cit.*, l. V, p. II, ch. 6. A deux reprises, H. Bremond utilise ce texte — ou plutôt la traduction qu'il en fait —, pour appuyer ses accusations d'*ascéticisme*. Une première fois dans la *Métaphysique des saints*, p. 271, en le traduisant ainsi : « ... c'est lorsque son excellence propre (d'acte religieux) s'ordonne à une autre excellence (d'ordre moral) : si l'on y cherche non pas tant l'union à Dieu qu'un amour proprement efficace qui nous stimule à la pratique de toutes les vertus. » Or, Alvarez écrit : « *...non tantum propter notitiam Dei quae per se desiderabilis est,... sed etiam propter caritatem efficacem...* » Transformer — on ne peut dire traduire — « *non tantum propter notitiam Dei* » en « *non pas tant* l'union à Dieu que... », c'est complètement fausser la pensée d'Alvarez, pour qui, dans la contemplation, la connaissance de Dieu ou l'union à Dieu — la chose est évidente — est première dans l'intention comme dans l'exécution. La seconde fois, dans l'*Introduction à la philosophie de la prière*, p. 174 sq., l'auteur aggrave la falsification en faisant dire à Alvarez : « La contemplation est très excellente... si l'on y cherche *d'abord... un amour proprement efficace qui nous stimule* à la pratique de toutes les vertus. » Ce qui est prêter à Alvarez une opinion « proprement » ridicule. Bremond a beau jeu, dès lors, pour ajouter : « Je traduis en courant. Son latin est difficile, et peut-être pour cause. Mystique lui-même, Alvarez veut tout ensemble *défendre la contemplation et l'humilier.* » L'auteur fournit ainsi la preuve qu'il n'a guère fréquenté Alvarez de Paz. Il reconnaît d'ailleurs, les deux fois, tenir ce texte, isolé de tout contexte, d'une lecture du P. Watri-

Quant à la troisième objection, dont les échos retentissaient toujours au début du XX[e] siècle, — savoir que la contemplation, apanage des Ordres contemplatifs, « risque de détourner l'apôtre des œuvres de zèle », — le P. Petit devait être particulièrement reconnaissant à son auteur préféré d'avoir catégoriquement enseigné le contraire.

« Par suite, en effet, de l'amour intensif qu'elle produit, déclare Alvarez de Paz, l'âme de l'apôtre se sent envahie, possédée du désir que tous connaissent et aiment un si magnifique Seigneur, qu'ils lui obéissent avec la plus exquise délicatesse et qu'ils consacrent à son service leurs personnes entières et toutes leurs énergies. Il en résulte aussi une douleur aiguë des péchés et des offenses des hommes qui outragent et méprisent un Père si bon et si saint... Il n'est aucune difficulté, dès lors (dans l'apostolat comme dans la vie intérieure), si dure ou si amère qu'on la suppose, que l'âme n'affronte volontiers pour Celui qu'elle aime uniquement » (11).

Et après un long développement pour montrer que l'âme contemplative « s'efforce naturellement de répandre sur les autres les bienfaits dont elle jouit, et de les bien entraîner à toute perfection », Alvarez conclut en affirmant avec force : « Je n'ai vu personne qui soit plus utile au prochain, personne plus puissant en paroles que ceux qui sont admis par Dieu à la contemplation parfaite. Ils persuadent les autres par leur exemple ; ils les convertissent par l'efficacité de leurs entretiens, ils les rendent bons par leurs prières. *Que n'obtiendra point par ses oraisons un homme que Dieu n'a fait si aimable que pour lui permettre de concevoir et d'enfanter des fils spirituels et de conduire à toutes sortes de progrès ceux qu'il a engendrés pour Dieu ?* » (12).

A lire ces paroles, comment s'empêcher de dire : impossible d'exprimer avec plus d'exactitude l'impression produite par le P. Petit sur ses retraitants ? En déclarant qu'Alvarez était son auteur spirituel préféré, se doutait-il qu'Alvarez serait aussi celui qui fournirait le mieux l'explication des effets extraordinaires que produisait sa parole toute simple, familière, parfois même presque enfantine ? Goûtant de manière habituelle la suavité de l'union divine, il était passionné du désir de la communiquer à ses fils.

Que le P. Petit ait profondément goûté cette suavité dans l'oraison, il est difficile de le mettre en doute. On aimerait pouvoir ici,

---

gant. Si l'on trouve, en effet, dans le mystique espagnol des centaines de pages in 4° (exactement 490 colonnes) pour défendre et louer la contemplation, on n'y trouvera pas un paragraphe « pour l'humilier ».

Quant à la courte incise par laquelle Alvarez croit nécessaire d'affirmer à nouveau, pour qu'on ne s'y méprenne pas, ce qu'il vient d'enseigner longuement, que « la connaissance de Dieu provenant de la contemplation *per se desiderabilis* est », elle est, chaque fois, résolument supprimée par H. Bremond. Quand on traduit « en courant », ne s'adjuge-t-on pas le droit de sauter ?

(11) *Op. cit.*, l. V, p. II, ch. 5.

(12) *Ibidem*, ch. 6. C'est évidemment nous qui soulignons.

en fonction des enseignements que nous venons de relire, préciser la nature et le degré de cette oraison. Est-ce possible ?

*
* *

Ce que le Père éprouvait dans ses heures de prière, « les plus belles et les meilleures » de sa journée, peut-être le saurions-nous, si l'on n'avait malheureusement perdu le *Mémorial* où, à l'exemple de saint Ignace et du bienheureux Pierre Favre, il conservait la notation des faveurs intimes que, depuis son noviciat, il avait reçues de Dieu. Pour les connaître, nous en sommes réduits aux confidences qu'il faisait au P. Auguste Petit, lequel fut six ans son Provincial et huit ans son Recteur : « Généralement, mon oraison est un entretien à deux, entre Notre-Seigneur et moi. Je lui parle et il me parle. Sans doute je n'entends pas le son de sa voix ; mais je considère comme paroles de Notre-Seigneur, les bonnes pensées, les résolutions qu'il me suggère par son Esprit Saint, selon ce que dit saint Bernard : « *Locutio Verbi infusio doni* », et saint Augustin : « *Locutio Dei occulta inspiratio* ». Dans mon oraison, Dieu me traite comme son enfant. Il me dit parfois des choses si douces !... » (13)

Tout autre que le P. Auguste aurait pu préciser quelques-unes de ces « choses si douces ». Mais, outre qu'il était taciturne de tempérament et qu'à certaines heures, selon son propre aveu, « il lui était impossible de proférer une parole », ayant passé une grande partie de sa vie à entendre des comptes de conscience, il avait pris l'habitude de les écouter, patiemment sans doute, mais en « frottant du revers de sa manche le col de son manteau » et « avec une moue de sa lèvre inférieure » (14), qui ne facilitait pas le détail des confidences. De plus, pour être plus assuré de ne pas pécher par indiscrétion au sujet des secrets qu'on lui avait révélés, il s'était fait une loi de les oublier. Pressé cependant, par le « postulateur » de la Cause, de bien vouloir scruter le tréfonds de ses souvenirs, il lui disait, en mai 1931, après avoir répété à peu près ce qui précède : « Cette prière peut être mystique. Quel en est le degré ? Il parlait, il entendait ce que le bon Dieu lui disait, il lui répondait... Ces choses si douces (dont il me faisait confidence) cela ressemble au *fleuve de paix* dont parle saint Jean Berchmans. »

Pareille réserve n'apaise assurément pas nos légitimes curiosités. Mais dans la bouche d'un homme bien connu pour ne pas exagérer les éloges et dont un savant canoniste, lui aussi méticuleusement prudent, le P. Coemans, a pu dire : « Le P. Auguste imitait saint Ignace qui, quoique vivant à Rome, évitait les superlatifs », ce jour entr'ouvert sur l'oraison affective ou de simple regard du P. Adolphe

(13) *Procès diocésain ordinaire*, p. 655.
(14) P. Valère Fallon, *Notes et Souvenirs sur le P. Auguste Petit*, p. 13.

autorise bien des hardiesses. Et quand on lit des attestations telles que celles-ci, qui abondent dans les procès informatifs : « Sa vie semblait une oraison continuelle, tant il paraissait recueilli », « Cétait un ostensoir de Dieu », « Dans le jardin, dans les corridors, on eût dit que c'était le saint-Sacrement qui passait », « Je le croyais baigné dans la consolation substantielle d'une grande intimité avec Jésus », « Mon impression est qu'il nageait dans les consolations... Bien des fois en servant sa messe ou en y assistant, j'avais comme l'impression, je dirais même sensible, d'un homme perdu en Dieu » ; — pour interpréter ces paroles, des imaginations même fort sages ont le droit de se donner libre carrière.

Oraison de simple regard et très affective : ce qui autorise également à l'affirmer, semble-t-il, c'est un examen de conscience de trois pages sur les *sens spirituels,* par lequel le P. Petit conclut la dernière série de son *Sacerdos rite institutus* (15). Ce sont là, dit-il, les moyens habituels « dont Dieu se sert pour s'unir et se communiquer à l'homme ». Des yeux intérieurs qui font « percevoir à l'âme les choses d'en haut comme si elles lui étaient présentes », lumière intermittente qui, « même disparue, laisse un grand désir du céleste et du divin ». Des oreilles intérieures, « par où l'âme entend des conseils et des exhortations efficaces à la pratique des vertus et de l'amour de Dieu ». Un odorat spirituel qui « embaume l'âme du parfum des choses du ciel, en sorte qu'elle puisse dire qu'elle court *in odorem unguentorum tuorum* ». Un goût spirituel qui lui révèle « combien le Seigneur est doux », et abondant l'élixir de ses suavités. Enfin un « toucher spirituel et comme un embrassement » par où « Dieu, multipliant les témoignages variés de son amour, s'unit à l'âme avec ces incroyables délices dont le livre des Cantiques, dans l'Écriture, est rempli ».

« Ces sens intérieurs, observe le P. Petit, nous pouvons les employer en chacune de nos méditations. Toutes les vérités que l'intelligence a d'abord proposées à la volonté, peuvent être ensuite ainsi contemplées, écoutées et goûtées intérieurement ». C'est là ce que saint Ignace recommande de faire chaque soir des Exercices spirituels, en revenant « par une simple *application des sens,* sur les mystères médités pendant la journée ». Et cet homme d'une si longue expérience, qui fut Instructeur du troisième An pour vingt générations, directeur d'innombrables retraites ecclésiastiques, n'hésite pas à déclarer : « Cette pratique, que certains jugent ne convenir qu'à la fine pointe de la sainteté (*ad apicem sanctitatis*), nous la croyons, — si grande est notre estime du sacerdoce et du clergé, — utile à tous les prêtres pour eux-mêmes et pour ceux qu'ils sont tenus par office de diriger dans les voies de Dieu. »

Pareil langage se comprendrait-il si la méthode d'oraison ainsi

(15) 5e série, 435-438.

prônée n'était pas devenue habituelle et familière au P. Petit ? Or, ce mode intuitif d'oraison, vue simple et affectueuse de la vérité comprise et possédée, « approche de très près, au témoignage de Suarez, la haute contemplation » (16).

On se tromperait néanmoins étrangement si l'on concluait de ces pages que le P. Petit ait jamais dit à ses dirigés : « Préparez-vous à la contemplation ». Autant que personne il savait à combien d'illusions est sujet l'amour affectif. Aussi le réclamait-il, en plus, délibérément *effectif* ou, comme le dit Alvarez de Paz, *efficace*. A l'exemple de tous les directeurs, même gratifiés pour leur compte de faveurs mystiques, — Ignace de Loyola ou François de Borgia, aussi bien que Jean de la Croix ou Marguerite-Marie maîtresse des novices, — il poussait, de la manière que nous avons précisée, à un amour de Dieu très ardent et en même temps à l'abnégation, inspirée par cet amour et prouvant cet amour. Il évitait par là le double excès qu'on a pu reprocher à certains directeurs : aux uns, qu'à prêcher trop exclusivement l'abnégation, ils resserrent et laissent parfois souffrir des âmes en paralysant leur élan, aux autres, qu'à prêcher trop constamment l'union à Dieu et le repos en Dieu, ils s'exposent à nourrir des illusions et à préparer des déceptions douloureuses.

*
* *

Ces remarques aideront sans doute à comprendre pourquoi l'on a pu trouver une parenté d'âme entre le P. Petit et Thérèse de Lisieux, et parler à son sujet d'*enfance spirituelle*.

Peu après que l'*Histoire d'une âme* eut paru, le vicomte du Parc la prêta au P. Petit, devinant que « ce volume serait pour lui plaire ». Bien des prêtres et des religieux, — tel le maître des novices de Tronchiennes, le P. d'Alcantara, — rebutés sans doute par la façon dont plusieurs présentaient la spiritualité de cette vaillante sainte et plus encore peut-être par les traits de poupée de cire sous lesquels presque toutes ses images la défiguraient, ne voyaient alors en cet ouvrage que « mièvreries » et en interdisaient la lecture. Le P. Petit sut découvrir et apprécier la perle cachée sous les fadeurs ; il s'y intéressa même si vivement qu'un long temps passa « sans qu'il restituât le volume ». Rencontrant un jour Joseph du Parc, il lui dit : « Votre livre ? Ne croyez pas que je l'oublie. Bien au contraire, il est un bain pour mon âme. Chaque fois que je suis fatigué, je le prends comme repos. »

Celui qui recommandait constamment et avec tant d'ardeur la « prière spontanée », comment n'aurait-il pas été charmé par la sainte

(16) Voir J. Maréchal, *Note sur la méthode d'application des sens, dans les Exercices de saint Ignace* (*Coll. de la Bibl. des Exercices*, nos 61-62) ; et le P. de Maumigny, *La grande Retraite*, p. 67-74.

qui écrivait : « Je fais comme les enfants qui ne savent pas lire. Je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend. Pour moi, la prière c'est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le ciel » ? Quand il lut que sœur Thérèse, qui aimait tant la blancheur, avait obtenu qu'au matin de sa vêture, le sol se trouvât entièrement recouvert d'une robe de neige tombée la nuit, ou que l'assassin Pranzini, son « premier pécheur », jusque-là rebelle à toutes les sollicitations, avait sur le chemin de l'échafaud « baisé par trois fois le crucifix que lui présentait l'aumônier », ou encore que sa sœur Céline, après avoir, étourdiment pensait Thérèse, accepté d'aller au bal, n'avait pu même esquisser un tour de valse, parce que son partenaire s'était tout à coup senti incapable de danser, il y a fort à parier que le P. Petit sourit de très bon cœur et envoya bien vite à la petite sainte une strophe de félicitation. Ces récompenses de prières d'enfant confirmaient tellement sa propre manière de traiter avec Dieu et surtout avec son « bon saint Joseph » !

Mais nul doute que le P. Petit ait pénétré plus profond. La simplicité, la droiture, la confiance candide et filiale de la chère sainte, oui sans doute ; mais aussi sa fidélité méticuleuse au moindre « bon plaisir » du Père céleste. Le bonheur qu'elle éprouvait à servir de simple jouet à l'Enfant Jésus, son optimisme, son sourire persistant malgré les avanies, son exquise humilité de petite fleur qui dissimulait tant d'héroïsme, tout cet ensemble qui constituait sa « petite voie » était fait à souhait pour captiver un vieillard qui, de plus en plus, aimait à se nommer lui-même le petit Père Petit ou « la petite boule du bon Dieu ».

Quelques années plus tard, Benoît XV proposera comme un modèle à tout le peuple chrétien, prêtres aussi bien que laïques, « ce secret de la sainteté », et Pie XI, le pape de l'*Action catholique*, poussera l'audace jusqu'à nommer cette Carmélite, qui jamais ne franchit le seuil de son cloître autrement que par ses prières, « patronne des missions lointaines au même titre que saint François-Xavier ».

« L'homme qui, selon le mot de l'Ecriture, ne voit que l'extérieur, *videt in facie* », dira du P. Petit, comme de la petite Thérèse : « Ils n'ont pourtant accompli l'un et l'autre que de petites choses. » Mais quand on sait combien il est difficile de ne conserver, constamment, minutieusement, plus aucune autre volonté que la volonté de Dieu, on acceptera sans peine d'entendre dire par saint Augustin dans son ouvrage *De la Doctrine chrétienne* : « Les petites choses sont de petites choses, mais être constamment fidèle dans les petites choses est une grande chose », ou par le bienheureux Pierre Favre dans son *Mémorial* : « Mieux vaut faire grandement de petites choses que petitement de grandes choses ».

Fourvière-Lyon. Georges GUITTON, S. I.